Le pouvoir et la langue : le cas du latin «classique»

Michel DUBUISSON
Université de Liège

Il sera question ici non tant de l'empire romain, peut-être davantage attendu par les participants à ce colloque dans la mesure où il s'est agi, à certaines époques au moins, d'un «régime autoritaire», que de la République. La Rome républicaine n'a certes jamais été, sauf exception, une dictature au sens moderne du terme, mais elle est tout de même une cité antique, c'est-à-dire un système social et politique à propos duquel bon nombre d'historiens d'aujourd'hui n'hésitent pas à employer le mot «totalitarisme». Le citoyen n'est rien et la cité (l'Etat) est tout ; il lui est impossible de se singulariser et même d'exister en dehors d'elle. Des pressions sociales, voire des mesures politiques difficilement imaginables aujourd'hui interviennent constamment dans ce que nous appellerions sa vie privée, notion qui n'a aucun sens dans l'antiquité : c'est toute la différence entre la liberté des Anciens et la liberté des Modernes, bien mise en lumière par Benjamin Constant dans un essai lumineux et peut-être trop peu connu.

Quant au latin «classique», le terme mérite également une explication. L'adjectif est pris ici dans son sens latin d'origine : un *classicus* est un citoyen qui appartient à la première des cinq classes censitaires, constituées en fonction de la contribution de chacun à l'armée, c'est-à-dire celle qui est formée des citoyens à la fois les plus riches et les plus puissants. Comme elle compte 96 centuries (ou unités de vote) sur un total de 198, le système permet à la caste dirigeante, pour autant qu'elle soit unie, de s'assurer la majorité pratiquement d'office. L'oligarchie donne ainsi au peuple, comme Cicéron s'en félicitera, l'illusion, mais seulement l'illusion, que le pouvoir vient de lui. Les deux ordres supérieurs, sénatorial et équestre, représentent une infime minorité de la population, mais elle a le monopole du pouvoir et de la richesse. Or tous les auteurs de nos textes,

ceux qui constituent le corpus qui fait exister le latin pour nous, appartiennent à ces ordres supérieurs, et même essentiellement à l'ordre sénatorial. Même si l'application mécanique à l'Antiquité de schémas et de concepts marxistes est pour le moins critiquable, on peut donc considérer que le latin littéraire est par excellence une langue de classe. (Il est d'ailleurs amusant de noter que Fronton opposera le *sermo classicus* au *sermo proletarius*, celui de la dernière des classes censitaires.)

Or, à partir du début du II^e s. av. n. è., (après la fin de la deuxième guerre punique) la classe dirigeante romaine, c'est-à-dire l'ordre sénatorial, exerce sur la langue une action réfléchie et déterminante à la fois du point de vue externe et du point de vue interne.

Du point de vue *externe*, le bilinguisme gréco-latin, encore généralisé dans la Rome de Plaute, sera désormais contrôlé de près et une forte pression sociale (à défaut d'une politique linguistique proprement dite) limitera l'emploi du grec à certains registres et à certaines circonstances. Un texte célèbre de Valère Maxime montre la nostalgie que cet état de choses, qui tombe en désuétude au début du I^{er} siècle de notre ère, suscitait à l'époque de Tibère, qui mena précisément une sorte de combat d'arrière-garde afin de le remettre en vigueur :

La façon dont les magistrats d'autrefois veillaient à préserver, dans leur comportement, leur propre majesté et celle du peuple romain ressort des faits suivants. Parmi tous les signes de leur respect des convenances, on peut citer, en particulier, leur souci constant de ne jamais accorder de réponse aux Grecs qu'en latin. Bien plus, on éliminait, chez ces derniers, l'abondance de parole qui constitue leur principal atout en les forçant à recourir à un interprète, et cela non seulement à Rome, mais même en Grèce et en Asie, dans le but, évidemment, de rendre plus respectable et de répandre dans tous les peuples l'honneur de la langue latine. Ces gens ne manquaient pas pour autant de culture, mais ils étaient d'avis que dans tous les domaines sans exception le manteau grec devait être subordonné à la toge ; il était scandaleux, d'après eux, de faire bénéficier les attraites et le charme des lettres du poids et de l'autorité du pouvoir¹.

J'ai mené autrefois une enquête sur les allusions faites dans nos textes à l'emploi des langues en public ou dans un cadre officiel entre le troisième siècle avant notre ère et le premier après² : la vingtaine d'attestations que nous possédons confirme amplement le témoignage de Valère Maxime, en faisant ressortir, notamment, la réprobation attachée à ceux qui, sciemment ou par inadvertance, enfreignaient cette règle non écrite :

¹ Valère Maxime, II, 2, 2.

² Dubuisson, 1982.

ainsi Cicéron lui-même, violemment pris à parti par ses adversaires pour avoir pris la parole en grec au Conseil de Syracuse :

Il considère comme un comportement indécent le fait d'avoir pris la parole devant un sénat grec : s'être exprimé en grec devant des Grecs, voilà qui est absolument inadmissible. Je lui ai fait la réponse que je pouvais, que je voulais et que je devais lui faire³.

Auguste lui-même, aussi parfait bilingue que Cicéron, et dont la correspondance livre la même gamme de jeux sur les deux codes que celle de l'Arpinate, est contre toute vraisemblance lavé par Suétone de la tache que serait pour ce fondateur du régime impérial une trop bonne connaissance du grec⁴.

Du point de vue *interne*, l'évolution naturelle de la langue sera canalisée voire stoppée à la même époque.

Les traits montrant l'affaiblissement du système phonétique et donc morphologique du latin tardif ou vulgaire, ou, si l'on veut, les traits constitutifs du protoroman, sont bien connus : qu'il suffise de citer les voyelles brèves non accentuées disparaissant ou changeant de timbre (*dóminus* > *domnus* > esp. *Don*), ou les finales morphologiques affaiblies ou même amuies, ce qui est un comble dans une langue flexionnelle.

Ce qui est sans doute moins connu, au moins des non latinistes, c'est que tous ces traits étaient déjà présents au III^e s. av. n. è., ainsi que d'autres, et pour la même raison, même si l'accent n'était pas alors à la même place⁵. On assistait ainsi au changement des timbres vocaliques, à la chute des brèves non accentuées (*pópulus* > *poplus* [attesté aussi bien chez Plaute que dans les inscriptions], *dedro* = *dédërunt*), à la disparition des géminées, à l'affaiblissement des finales, en particulier -m et même -s (non pris en compte dans la scansion d'Ennius).

Il y a donc eu à ce moment une crise profonde du système, une transformation de la phonétique latine qui s'arrête brusquement, comme stoppée net. A la fin de la deuxième guerre punique, en gros, tout se fige et le latin présente désormais à peu de chose près son visage «classique». Même un phénomène aussi caractéristique de l'évolution du latin que la monophthongaison est partiellement stoppé : *deicere* deviendra bien définitivement *dīcere*, mais le passage de *au* à *ō* est ralenti et en outre, l'opposition est connotée socialement et politiquement, comme le montre

³ Cicéron, *2Verr.*, 4 [*De signis*], 147

⁴ Dubuisson, 2002.

⁵ L'accent du latin archaïque frappait systématiquement la première syllabe («intensité initiale»).

le cas de ce patricien passé à la plèbe qui exigera qu'on l'appelle désormais Clodius et non plus Claudius. Quant à la diphtongue [ay], notée *ai* puis *ae*, il semble bien, à l'époque de Cicéron, que si elle est déjà devenue [è] dans le latin courant, la prononciation correcte mais affectée («aristocratique» ? élitiste ?) est encore [aé].

De ce point de vue, la langue et la littérature latine classiques représentent une parenthèse, une suspension de l'évolution naturelle de la langue, qui est en quelque sorte congelée pendant quatre ou cinq siècles, et dotée en outre d'un système accentuel radicalement nouveau, emprunté au grec : la place de l'accent devient variable, elle est déterminée en fonction de la fin du mot et de la quantité des syllabes, et l'accent ne peut pas remonter au-delà de l'antépénultième.

Cela vaut aussi pour le vocabulaire : les dictionnaires latins sont pleins de ces mots qualifiés de non classiques, c'est-à-dire évités par César et Cicéron, mais qu'on trouve à la fois chez Plaute et chez saint Augustin, par exemple, sans que l'hypothèse de l'emprunt soit envisageable.

En fait, l'histoire du latin n'est pas celle d'une évolution chronologique linéaire (en trois stades, grossièrement : archaïque > classique > vulgaire), mais bien celle d'une permanence en quelque sorte souterraine du «vrai» latin recouvert pendant quatre siècles par le latin dit classique. A ce latin vivant, nous n'avons accès que très partiellement et un peu par hasard, par des graffiti de Pompéi, par exemple, ou des témoignages normatifs (des grammairiens mettant en garde contre l'emploi de telle ou telle forme) qui nous montrent un latin plus évolué et plus riche que cette langue classique dont l'une des principales caractéristiques (pour la prose en tout cas) est l'extrême pauvreté du vocabulaire.

La même période classique voit le développement du subjonctif comme mode par excellence de la subordination : caractéristique, s'il en est, de la langue et du style latins, le discours indirect, encore absent de Plaute, apparaît dans le décret de Paul-Emile (189) et dans le sénatus-consulte des Bacchanales (186) : il paraît caractéristique de la langue soutenue des documents officiels.

L. Aimilius L. f. inpeirator decreiuit uti quei Hastensium seruei in turri Lascutana habitarent leiberei essent. Agrum oppidumque, quod ea tempestate *posedisent*, item possidere habereque iousit, dum populus senatusque Romanus *uellet*. Actum in castreis a. d. XII Kal. Febr.⁶

Mais ces textes, à Rome, ne constituent pas des productions à part, isolées de la production écrite générale. Chaque sénateur, après avoir for-

⁶ *CIL*, I, 5041 (189 a.)

mulé son avis en réponse à la question du consul, était tenu de le rédiger séance tenante afin qu'il puisse être intégré le cas échéant aux considérants du sénatus-consulte établi par des secrétaires de séance qui étaient eux-mêmes sénateurs. Ainsi un Père conscrit doit-il non seulement avoir toujours sur lui de quoi écrire, mais aussi posséder une maîtrise peu banale de l'écriture et du style. Maîtrise peu banale, aussi, au moins pour les écoliers que nous étions, que celle de la transposition en style indirect... Il faut ajouter à cela les décrets, les lettres de magistrats : un ensemble de textes dont la structure et la langue sont parfaitement uniformisés, une uniformisation dont l'épigraphe, à l'époque impériale, montre l'aboutissement et presque la caricature⁷.

C'est aussi à ce moment que se fixe une syntaxe de l'ambiguïté. Un exemple parmi d'autres, l'ablatif absolu. Les grammaires scolaires lui attribuent des valeurs tantôt de cause, tantôt de concession, tantôt de simple circonstance concomitante : cette structure ne sert évidemment pas à exprimer tantôt l'une et tantôt l'autre de ces valeurs sémantiques contradictoires, mais bien à laisser au lecteur ou plus exactement à l'auditeur la liberté, ou la responsabilité, du choix. On pourrait aussi gloser sur les multiples emplois de *ut*, qui est en fait un adverbe de manière (**k^uut* «comment») devenu une conjonction introduisant à peu près n'importe quel rapport logique : but, conséquence, comparaison et même concession, sans oublier le simple rapport temporel.

Pourquoi le latin littéraire s'est-il accommodé, plus qu'aucune autre langue, d'un tel degré d'indétermination dans sa syntaxe ?

On a comparé cela à la courtoisie hautaine de cercles très fermés et très élitistes comme les clubs anglais, où il serait du dernier mauvais goût d'expliquer par le menu et pesamment les choses à son interlocuteur, au risque de mettre en doute son intelligence ou sa subtilité : en somme, une culture de l'understatement.

C'est bien pour cela, soit dit en passant, que le grec, contrairement à une image répandue, est bien moins ambigu et plus facile, en réalité, à lire couramment que le latin dont les grands textes, même et surtout s'ils présentent une apparence de trompeuse limpidité, sont le plus souvent autant de rébus qu'il convient de regarder de très près, mot par mot, de déchiffrer en quelque sorte avant d'être sûr de les avoir bien compris : la lecture de César réserve bien plus d'écueils et de chausse-trapes que celle de Xénophon.

Le latin est la langue d'une caste fermée, celle-là même à laquelle appartiennent tant les auteurs que les lecteurs de nos textes, celle qui dé-

⁷ Toute cette partie de l'exposé doit beaucoup à Michel, 1998.

tient les leviers du pouvoir. Jamais peut-être le mot «oligarchie» n'a eu un sens aussi net. L'origine de cette situation peut être datée d'une manière relativement précise. On constate une simultanéité frappante entre trois éléments :

- un verrouillage de la langue évoqué plus haut et dans lequel le politique intervient directement ou non d'une manière à la fois attestée et datable : qu'on songe à la réforme de l'orthographe (et particulièrement la notation des géminées alors même qu'elles ne se prononcent plus), dans laquelle Ennius, le poète «sponsorisé» par Caton le Censeur, joue un rôle déterminant, au rhotacisme, consacré par le censeur Ap. Caecus vers 300, ou encore à l'introduction du g dans l'alphabet, due à Sp. Carvilius vers 240.

- le surgissement artificiel d'une littérature (qui a une date, 240, et un acte de naissance : Livius Andronicus écrivant sur commande de l'Etat la première pièce de théâtre).

- la fermeture du système politique : l'ordre sénatorial consolide et ferme à la fois son pouvoir ; les *homines novi*⁸ deviennent rarissimes, et leur entrée dans un système aussi figé est chaque fois due à des circonstances exceptionnelles.

Le changement linguistique marquant, l'apparition d'une littérature, le changement politique : les trois sont contemporains ; entre les trois apparaissent de nombreux liens. Ce n'est pas un hasard. L'étonnante stabilité du latin classique, langue presque figée, s'explique par la pression sociale et aussi largement politique.

Qu'en est-il de César ?

En tant qu'homme politique, il mettra fin, comme chacun sait, à la domination de l'oligarchie sénatoriale (dont il était pourtant l'un des plus éminents représentants) et il ouvre la voie à un système largement nouveau, le césarisme. Mais il y a aussi un César bien différent du conquérant des Gaules ou du fossoyeur de la République. Il avait écrit bien d'autres choses que les fameux «commentaires» (*commentarii*, c'est-à-dire aide-mémoire) sur la guerre des Gaules et la guerre civile, ou bien que l'*Anticaton*, pamphlet destiné à annuler l'effet de propagande du suicide de Caton. Suétone cite de lui non seulement une *Correspondance*, dont Aulu-Gelle et Appien feront encore l'éloge, mais un poème (*Iter*, le Voyage), un *Eloge d'Hercule* également versifié et une tragédie intitulée *Œdipe*, que son fils adoptif Auguste cherchera à faire disparaître en usant du moyen que lui avait laissé César lui-même et qui était partie intégrante du nouveau

⁸ «Hommes nouveaux» : on appelle ainsi quelqu'un qui parvient à se faire élire à une charge politique alors qu'aucun de ses ascendants récents ne l'a exercée.

régime, le strict contrôle du pouvoir sur les bibliothèques et la production littéraire.

César était aussi, et surtout, considéré comme l'un des meilleurs orateurs de son temps et la référence absolue en matière de correction et de pureté de la langue (*elegantia*) : le jugement émane de Cicéron lui-même, dont un célèbre passage du *Brutus*⁹ énumère les qualités de langue et de style qui l'amènent à recourir lui-même à l'occasion à ses services et à attendre impatiemment son jugement, comme on le voit entre autres dans une étonnante lettre à son frère¹⁰.

Or les deux César ne sont pas si différents, en réalité.

Lui aussi s'impose évidemment le strict compartimentage entre grec et latin dont j'ai parlé en commençant : si sa langue maternelle, ou plus exactement sa langue première, celle dans laquelle on continue à jurer et à laisser échapper des énoncés inspirés par un sentiment profond ou violent, est le grec (comme pour tous les représentants de la classe dirigeante romaine)¹¹, si c'est donc en grec et non en latin qu'il dira au bord du Rubicon, en continuant à mi-voix un long monologue intérieur, «le dé est jeté» ou, au moment suprême, «toi aussi, mon fils»¹², c'est évidemment en latin, en revanche, qu'il fait tous ses discours et toutes ses interventions officielles.

Mais surtout il poursuit de plus belle les efforts de contrôle de la langue, en les asseyant même sur des fondements théoriques. Le *De analogia* dédié à Cicéron n'est pas qu'un traité de grammaire ; c'est une réflexion sur la langue.

C'est un bien vieux débat que celui qui porte sur l'origine et donc la nature du langage. Il remonte au moins au *Cratyle* : naturel (donc reflétant la diversité des choses et soumis à l'usage) ou conventionnel (soumis à la logique) ? Les érudits hellénistiques s'étaient constitués en deux écoles dont la rivalité s'exerçait d'ailleurs sur bien d'autres plans, les analogistes (Aristarque et en général les Alexandrins) et les anomalistes (Chrysippe puis l'école de Pergame, Cratès de Mallos). Pour les analogistes, dès lors que la langue était pure convention, il n'y avait pas de raison de ne pas en faire un système aussi clair et aussi logique que possible, en en supprimant toutes les «exceptions». Les anomalistes, au contraire, pour qui la langue était le reflet fidèle de la nature, s'interdisaient évidemment d'y toucher.

⁹ Cic., *Brut.*, 261-2.

¹⁰ *Q. fr.*, II, 15, 3-5 (fin août 54).

¹¹ Dubuisson, 1992.

¹² Dubuisson, 2000.

César est le premier à Rome à prendre nettement parti pour l'analogie. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'une réaction contre un anomalisme romain tacitement en vigueur jusque-là, si l'on songe que l'initiateur des Romains en matière de philologie et de grammaire, d'après la tradition romaine elle-même, n'était autre que l'anomaliste Cratès venu à Rome au milieu du II^e s. av. Cicéron, à qui César adressait son traité, dit de son côté on ne peut plus clairement : «Pour parler un langage pur, il faut le soumettre au contrôle d'un principe rationnel qui demeure immuable ; il est impossible de s'en rapporter à l'usage, la plus mauvaise des règles»¹³.

Dès lors le *De analogia*, dont nous n'avons malheureusement plus que 31 fragments, est plein non seulement de «ne dites pas mais dites», mais de propositions dont certaines révèlent un étonnant sens de la langue. Je me bornerai ici à trois exemples¹⁴.

1. *Mortuus* (participe parfait de *mori* «mourir») est en latin une forme isolée et aberrante, puisque tous les participes parfaits sont en *-tus* (ou en *-sus*) ; *uus*, c'est une finale d'adjectif, comme *ingenuus*, *arduus*. Il faudrait donc, dit César, dire *mortus*. Or c'est sur cette forme, attestée chez Pétrone, que reposent fr. *mort*, it. *morto*, esp. *muerto*. Il est évidemment fort improbable que l'évolution de la langue sur ce point soit due à l'influence ou au prestige de César. L'analogie au sens moderne du terme a joué son rôle et fait disparaître la forme isolée ; il reste que notre grammairien faisait montre ici d'une étonnante conscience linguistique.

2. *Esse* n'a pas (ou plus) de participe présent en latin classique. Les philosophes médiévaux devront le créer, parce qu'ils ont besoin de l'étant à côté de l'être ; le français technique en a gardé «entité». Là aussi, c'était déjà une idée de César, avec un raisonnement typiquement analogique même au sens moderne du terme : puisque *posse* fait *potens*, pourquoi *esse* ne ferait-il pas *ens* ?

3. D'accord en cela avec Cicéron¹⁵, César proposait un retour en arrière dans l'évolution de la langue, en préconisant *memordi* et non *momordi* comme parfait de *mordere* «mordre». La forme est en effet morphologiquement correcte ; c'est un phénomène phonétique, l'assimilation régressive, qui a donné la forme classique.

Plus intéressant encore : César prêche d'exemple dans ses propres œuvres. Il faut, disait-il, «éviter comme un écueil tout mot inusité et

¹³ *Brut.*, 258.

¹⁴ Fr. 27 et 28 Funaioli.

¹⁵ Fr. 30 F : *M. Tullius et C. Caesar mordēo memordi pungo pepugi spondeo spondei dixerunt.*

inhabituel»¹⁶. On constate effectivement chez lui (dans les *Commentaires*) un appauvrissement volontaire du vocabulaire, non seulement en quantité mais en qualité (recherche du mot banal). Cicéron le confirme et c'est une impression qu'on éprouve à la lecture, mais rien de tel que les dépouillements exhaustifs et les analyses statistiques que permet la technique moderne. Deux exemples :

1. «Avant que» se dit aussi bien, a priori, *antequam* que *priusquam* ; mais *quam* introduit un deuxième terme de comparaison : la seule forme «correcte», conforme à l'étymologie, est donc *priusquam*. C'est aussi celle que César emploie de préférence, contrairement à Cicéron ou Tite-Live.

2. La prose latine dispose, pour désigner le cours d'eau, de trois mots dont aucun n'est particulièrement rare ou marqué (*flumen*, *fluuius* et *amnis*). On les trouve tous trois chez Cicéron, dans cet ordre de fréquence décroissante. César, lui, se limite exclusivement au premier, *flumen*, qui est aussi le plus neutre (ce qui coule)¹⁷.

Quant à la syntaxe, il en accentue encore une rigidité dont on a vu plus haut l'origine : on songe aussitôt aux fameux discours indirects du *Bellum Gallicum* – dont on s'accorde aujourd'hui à penser qu'il résulte de la mise bout à bout des rapports d'activité annuels destinés au Sénat, et dès lors rédigés dans un style qui est le même que celui des *sententiae* et des sénatus-consultes.

César le «dictateur démocrate»¹⁸ a donc vis-à-vis de la langue la même politique dirigiste et réactionnaire (au sens propre du terme) que l'oligarchie sénatoriale qu'il a renversée. C'est que l'origine de cette politique se situe dans la société romaine elle-même, où, à travers les différents régimes politiques, les mêmes 2% de la population lisent et écrivent¹⁹, ont le pouvoir et la richesse, se connaissent entre eux et pratiquent une culture de la connivence.

Mais son statut particulier, sa double activité, l'amène à instaurer ou à incarner une confusion des genres, entre autorité en matière linguistique et autorité politico-militaire, qui trouve encore des échos plus de deux cents ans après, chez les érudits et les grammairiens.

¹⁶ *Vt tamquam scopulum fugias inauditum atque insolens uerbum* (cité par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 10, 4).

¹⁷ Il est certes aussi le plus fréquent ; mais la comparaison avec Cicéron est éloquente : *flumen* 60 fois, *amnis* 18, *fluuius* 11 ; César : *flumen* 158 fois, *fluuius* et *amnis* non attestés.

¹⁸ Pour reprendre le titre provocateur de sa plus récente biographie, par L. Canfora, tr. Par C. Paul-Maier, Flammarion, 2001.

¹⁹ Voir Dubuisson, 1989.

Un texte d'Aulu-Gelle, trop long pour être cité ici en entier, en est un superbe exemple²⁰. Un poète renommé parle devant Fronton, grammairien à ses heures, de *harenae calentes*, au pluriel, à propos du «sable chaud» auquel il doit la guérison de son hydropisie. Il se fait aussitôt reprendre de volée : *harena* ne peut pas se mettre au pluriel parce que c'est un collectif, ou plutôt parce que César l'a dit : «Gaius César, le dictateur à vie, le beau-père de Pompée, celui à partir de qui la famille et le nom des Césars se sont prolongées dans la suite, un homme d'un talent remarquable et d'un style particulièrement pur même en comparaison avec ses contemporains, pense, dans l'ouvrage sur l'analogie qu'il a dédié à Cicéron, que *harenae* est une faute, parce que ce mot ne se met jamais au pluriel» (et de citer une série d'autres exemples, ainsi que l'exemple contraire des mots qui ne s'emploient ou ne s'emploieraient qu'au pluriel, comme *quadrigae*, le char à quatre chevaux).

Le supposé fautif entreprend évidemment de contester et d'ergoter – c'est la règle du jeu. Il est si sûr de son fait qu'il en vient non pas à contester l'autorité de César – cela ne lui vient pas un instant à l'esprit, pas plus qu'à aucun des participants à cette joute –, mais à douter qu'il ait pu écrire cela. Et de sommer Fronton de lui montrer le passage : «Fais donc apporter, si tu l'as sous la main, l'ouvrage de C. Caesar». Ce qui est fait, et donne l'occasion à Fronton d'allonger la citation avec d'autres exemples avant de conclure : «Te semble-t-il que sur ce point les affirmations de César qui contredisent ta thèse sont assez nettes et assez fermes ? – Alors le poète, impressionné par l'autorité (*auctoritas*) du livre : 'si l'on avait le droit de faire appel (*prouocandi*) de César, je le ferais maintenant, contre ce livre de César. Mais puisqu'il s'est dispensé de justifier lui-même son avis, nous te demandons pourquoi *quadriga* d'une part, *harenae* de l'autre sont incorrects.» La discussion philologico-linguistique continue dès lors ; elle se conclut de la manière suivante : «Mais je n'ai pas dit cela pour me faire le garant (*fundus*) et le partisan (*subscriber*) de cet avis et de cette loi, mais pour ne pas laisser inexplicite l'opinion de César, qui était un savant.»

Tout le passage joue donc, non sans une ironie un peu amère, sur le mélange des genres. César, dont va être invoquée l'autorité en matière linguistique, est d'abord présenté (comme si c'était nécessaire) par un rappel des sources de son autorité politique : il a été dictateur ; il est le fondateur du régime et (au sens large) de la dynastie. Mais surtout, le vocabulaire employé est technique. Il renvoie d'abord au domaine politico-judiciaire : l'*auctoritas* est un mot-clé du système politique républicain (l'*auctoritas senatus* est indispensable pour valider les décisions tant des assemblées

²⁰ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIX, 8.

que des magistrats) avant de devenir le pivot de l'idéologie augustéenne²¹ ; la *prouocatio*, qui permettait au citoyen d'être rejugé, s'adressait sous la République au tribun de la plèbe ; sous l'empire, elle s'adressait à l'empereur, au *Caesar* : comment faire appel devant l'empereur d'un jugement rendu par lui-même ? Quant à *fundus* et *subscriptor*, il s'agit au départ de termes relevant du jargon des campagnes électorales (le bailleur de fonds et le distributeur) ; ils permettent à Fronton une superbe pirouette finale : je ne suis pas en train de faire campagne pour lui, puisque... non pas, comme on l'attendrait, il est déjà élu et bien élu, mais parce que c'est un savant.

© Michel Dubuisson

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DUBUISSON Michel, 1982 : «Y a-t-il une politique linguistique romaine ?», dans *Ktèma*, 7, p. 187-210.
- — 1991 : «Lettrés et illettrés à Rome. L'importance sociale et politique de l'écriture», dans *Phoinikeia grammata. Actes du congrès de Liège (1989)*, éd. par Cl. Baurain-C. Bonnet-V. Krings, Liège-Namur, p. 633-647.
- — 1992 : «Le grec à Rome à l'époque de Cicéron. Extension et qualité du bilinguisme», dans *Annales ESC*, 47, p. 187-207.
- — 2000 : «*Verba volant*. Réexamen de quelques 'mots historiques' romains», dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 78, p. 147-169.
- — 2002 : «Le grec d'Auguste : notes pour un réexamen», dans *Homages à Carl Deroux*, t. II, Bruxelles, p. 152-163.
- MICHEL J.-H., 1998 : «L'ordre sénatorial et la formation du latin classique», dans *Synthèses romaines. Langue latine, Droit romain, Institutions comparées*, éd. par Gh. Viré, Bruxelles, p. 144-157.

²¹ Cf. le «rapport d'activités» d'Auguste à la fin de sa vie (les *Res gestae diui Augusti*, 34) : «je l'ai emporté sur tous en autorité (*auctoritas*), mais je n'ai jamais eu de pouvoir légal (*potestas*) supérieur à celui de chacun des autres magistrats, mes collègues.» Le terme a d'autant plus de force évocatrice qu'il est senti comme formé sur la même racine que *Augustus*, celle de *augere*, «accroître» (la valeur, la prospérité...)